

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social assurant à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

N° 86
Janvier 2017

le libertaire

revue de synthèse anarchiste

Créé par Joseph Dejacques en 1858 aux U.S.A. (En Français), repris par Sébastien Faure en 1895.
Actuellement publié par le groupe Jules Durand et des individuels anarchistes.



Droite-extrême et confusion des idées et expressions



A l'assemblée générale de l'Union des anarchistes à Clermond-Ferrand, le 22 novembre 1980, les libertaires s'en prenaient déjà à la nouvelle droite qui s'employait à semer la confusion dans les esprits en utilisant des termes du vocabulaire anarchiste (antitotalitarisme, antimilitarisme, antiracisme, écologie...) et des concepts apparemment libertaires comme le « droit à la différence ». Apparemment car les anarchistes s'opposent à ce concept tel que présenté par des plagiaires mal intentionnés. Il y a une cinquantaine d'années, donc, les anarchistes appelaient à se méfier de cette tentative de dévoyer les idées libertaires et à être vigilants : « L'Union des Anarchistes dénonce l'imposture commise par une idéologie « scientifique » qui, sous une formulation à la mode, camoufle des thèses dont la malfaisance est bien connue de tous. L'U.A. rejette la notion de « droit à la différence » qui implique la référence définitive à la normalité, à un archétype ; elle affirme que son but est l'épanouissement de la diversité humaine, des diversités individuelles, sans mise en avant d'une identité, d'une réalité élitiste. Elle entreprendra une clarification explicite de ces positions sur les sujets traités par la Nouvelle Droite politique, pour en finir avec l'équivoque, l'ambiguïté, voire la provocation que celle-ci cherche à créer. »

Aujourd'hui, c'est le terme même de libertaire qui est dévoyé. Le NPA avait eu la volonté de récupérer le terme lors de sa création, il y avait même une « tendance libertaire » en son sein et Besancenot ne tarissait pas d'éloges sur Louise Michel. Mais qui trop embrasse mal étreint. Et les pseudos libertaires du NPA ne font plus recettes et sont partis de cette organisation.

A droite, toute. On nous jette à la figure du « libéral-libertaire » à tout propos. Jusqu'à Michel Onfray qui voit en De Gaulle, un libertaire, avec une confusion

entre liberté et libertaire, même si les libertaires sont de fait pour la liberté, enfin celle qui n'occasionne aucune nuisance aux autres. Liberté pour tous et toutes et en tout, sans autre limite que l'égalité des autres. Il est bien évident que nous ne respectons ni la liberté d'exploiter autrui, ni d'opprimer ni de commander, actions qui ne sont qu'oppression et non liberté. Par ailleurs, il existe de nombreuses personnes qui sont pour la liberté, elles n'en sont pas pour autant libertaires. CQFD.

Ces temps-ci, avec la sortie du livre de Michéa, on voit poindre dans les médias, une nouvelle jeunesse dorée qui entend en finir avec le sectarisme, la pensée unique etc. Il faut une génération zéro tabou où tout le monde se parle, de l'extrême gauche à l'extrême droite. Tiens-donc, les extrêmes ne se rejoignent-elles pas ? On passe sur les finalités, les moyens... Avec quelques mots de vocabulaire bien choisis, voilà que je t'embrouille !

Pour nous, la réflexion anarchiste doit se poser en ces termes : doit-on accepter, même favoriser, et cela sous prétexte de liberté ou d'anticonformisme, les écrits et thèses les plus opposés aux nôtres. Doit-on pour les combattre utiliser les armes de l'autorité ou de la manipulation ? Nous répondons négativement à ces deux questions. Non, les anarchistes n'ont pas à utiliser les armes de leurs ennemis, et ils sont nombreux ; ce serait les reconnaître comme valables et, de fait, nier ce que nous prétendons être. Notre combat doit viser à rendre les individus réfractaires à tout esprit autoritaire, et cela implique une autre démarche, la démarche libertaire.

Idem, du terme « insoumis ». En 1980, les insoumis étaient ceux qui refusaient l'armée en étant plus qu'un objecteur. Le choix de l'insoumission impliquait le fait d'avoir une existence clandestine : ne pas

se faire contrôler par la police...et quand on était passé par l'insoumission, plus question de postuler un emploi dans la Fonction publique. Maintenant les insoumis sont représentés par des tribuns populistes voire des anticonformistes d'extrême droite. A l'époque les déserteurs et les insoumis s'enchaînaient aux grilles des « Palais de justice » et faisaient de la prison. Ils payaient de leur personne le prix de leur engagement. C'était un peu plus risqué et cela avait des incidences toute la vie durant.

Les libertaires n'ont jamais changé à ce niveau, ils sont toujours antimilitaristes et pacifistes et considèrent que le budget octroyé à l'armée est d'une indécence totale alors que des millions de pauvres et de précaires souffrent. Sans compter l'attitude néo-colonialiste et impérialiste de l'Etat français qui continue par exemple la politique de défense « des intérêts économiques de la France », notamment en Afrique et en Lybie. De l'extrême droite à la gauche, tout le monde s'accorde à vouloir gonfler le budget de la défense sous couvert de terrorisme. Autrefois, c'était la guerre froide, la guerre d'Algérie...Le principal pour l'armée, c'est d'avoir un ennemi intérieur, extérieur... pour éviter que la machine se grippe. L'extrême droite est certainement plus populaire chez les militaires que chez les libertaires. Et pour cause. A ce niveau, pas de récupération possible.

Si une certaine extrême droite se pare d'un anticapitalisme de bon aloi, c'est pour mieux récupérer ou entretenir le flou. On voit même parmi elle, des décroissants, des écologistes... Tout est bon à prendre. Un peu comme le terme d'autogestion fut emprunté aux libertaires et dénaturé par des syndicalistes de la CFDT à l'époque d'Edmond Maire.

Les libertaires ont donc bien intérêt à marteler que libertaire et anarchiste sont synonymes. De même, la critique du productivisme doit s'accompagner d'une critique virulente de l'Etat, du militarisme, des institutions représentant l'autorité. Si l'autogestion a été détournée de son sens premier, nous parlerons de gestion directe des entreprises et des services publics. A nous de nous démarquer de ceux qui sèment la confusion pour mieux avancer leurs pions réactionnaires. C'est comme dans le livre de Lénine, « L'Etat et la Révolution » ; il peut sembler à un lecteur non averti que ce livre pourrait être à 90%, libertaire. Le problème, ce sont les 10% restants qui annihilent tout le reste et en font un livre typiquement marxiste.

Alors compagnons, on a du pain sur la planche face aux faussaires d'idées.



Elections 2017: L'électeur, voilà l'ennemi



A toi qui vas voter François Fillon et qui de ce fait vas cautionner les actions de ce candidat, nous te désignons comme un de nos ennemis. Si ton candidat passe, les travailleurs devront travailler plus longtemps pour toucher une retraite de plus en plus dévalorisée alors que de nombreux salariés n'ont pas d'emploi, souffrent au travail et que souvent les effectifs sont à l'os dans nombre de secteurs. Ton candidat entend sacrifier la Sécurité Sociale sur l'autel des profits d'assurances privées et attaquer le déremboursement de certains médicaments. Son futur système, s'il était mis en place serait synonyme de davantage de misère dans les rangs des plus pauvres. Sans compter qu'en augmentant de deux points la TVA, il accroîtra encore plus les inégalités devant l'impôt et diminuera encore le pouvoir d'achat des plus démunis. Tu le vois, toi l'électeur de Fillon, tu n'as aucune éthique et nous te combattons de toutes nos forces.

A toi qui comptes voter Marine Le Pen, tu es aussi notre ennemi car l'extrême droite a toujours été du côté du patronat. Elle considère que les ouvriers, employés et patrons sont dans la même galère et ont des intérêts communs, ce

qui est faux. Partisans de la lutte des classes, nous considérons que les intérêts des patrons ne sont pas les nôtres. Ils sont divergents et antagonistes. La pseudo-défense des services publics, du social...ne peuvent nous faire oublier les fondamentaux du Front National à savoir la défense du capitalisme et du nationalisme souvent vecteurs de guerre. L'extrême droite a toujours été l'ennemie de la liberté et un peuple sans liberté est un peuple esclave. A ce titre entre autre, toi l'électeur des Le Pen, tu demeures notre ennemi. Nous ne voulons pas être asservis à ton mentor et son clan familial, parfait avatar de l'incarnation du népotisme.

A toi qui voteras pour un candidat dit socialiste, n'oublie pas que depuis 1981, la gauche a renié la plupart de ses engagements et pour bilan économique, tu constateras comme nous, une augmentation des inégalités scolaires, sociales et territoriales avec un chômage de masse et une précarité en pleine explosion.

L'expérience des socialistes au pouvoir est négative : ils ont dévoyé l'idée même de socialisme, idée anticapitaliste à l'origine. Choc fiscal, gouvernance à coups de 49.3, men-

songes envers les sidérurgistes et autres salariés. La loi travail, dite El Khomri, dont les effets négatifs se font sentir sur l'emploi, c'est l'œuvre des socialistes. En redonnant ta voix à un « socialiste », tu retends la trique pour te faire battre. Tu ne peux plus dire qu'il faut leur donner une chance, ils ont déjà montré de quoi ils étaient capables, c'est-à-dire une politique digne de la droite.

Gauche et droite nous promettent aujourd'hui des solutions à la crise mais pourquoi ne les ont-ils pas mis en œuvre alors qu'ils étaient au pouvoir ! Tant qu'à Marine Le Pen, ses solutions économiques relèvent du simplisme et d'une méconnaissance objective des enjeux de la mondialisation, notamment des contraintes économiques et des rapports de force à l'échelle mondiale.

A toi qui rêves d'une victoire de Mélenchon, souviens-toi qu'il a été membre du Parti Socialiste de 1976 à 2008. Il lui aura fallu le temps de la réflexion pour comprendre le vrai visage du P.S. à moins qu'il ne soit un sacré opportuniste... C'est un tribun expérimenté et un professionnel de la politique. A ce titre, il méconnaît la vie des travailleurs sauf à travers les livres et ses discours ou quand l'actualité nous parle d'une caissière qui a fait une fausse couche...

Il pense surtout à son emploi et son fonds de commerce, la politique politicienne. Il compte faire revenir les abstentionnistes dans le giron électoral, notamment le sien. Son argument est bien rôdé et à peu de choses près le même que ses concurrents : « Ne vous auto-éliminez pas de la décision, n'abandonnez pas vos bulletins de vote... ». Comme si la seule possibilité de changer les choses était l'immuable bulletin de vote. Toi qui voteras pour Mélenchon, tu es aussi notre ennemi car tu fais croire aux salariés qu'il suffit de voter pour ton tribun pour que leur vie change, ce qui est une vaste supercherie, un mensonge de plus et tu le sais.

Reste l'inénarrable Macron, ce chantre du libéralisme. Les patrons et les médias lui déroulent le tapis rouge. Il est résolument du côté du patronat et à ce titre contre les ouvriers. Cet ancien banquier d'affaires n'a d'autre projet que de baisser les charges sociales des entreprises, ce qu'il avait déjà fait en tant qu'ancien ministre de Hollande avec le succès que l'on sait sur le plan de l'emploi.

Pas question pour lui de taxer davantage les riches. Il a choisi son camp, celui de ceux qui ont de l'argent. Ses propositions d'améliorer les remboursements à 100% des lunettes et prothèses auditives ne sont que la contrepartie sociale aux cadeaux qu'il fera au patronat s'il est élu. Le MEDEF sera le grand gagnant d'une victoire Macron. Ce dernier n'est pas un trublion dans le jeu électoral, il en est l'un des protagonistes, pas question de faire ami-ami avec lui. Avec lui, l'exploitation des petites gens n'est pas prête de cesser.

Quant aux autres candidats, leurs candidatures ne sont que de postures et sans grands intérêts, si ce n'est pour leurs egos.

Alors camarades travailleurs, chômeurs et étudiants. Sais-tu les enjeux d'une élection ? Ton habituelle docilité et ton fatalisme récurrent t'empêchent de te libérer : il n'y a pas de salut dans la délégation de pouvoir. L'abstention représente le moyen de dire que tu ne souhaites pas perpétuer le système d'oppression actuel.

Toi, le votant, tu as la possibilité d'être le soumis, l'obéissant, le faux-frère à l'atelier, le jaune en cas de grève, le lèche-cul du patron, bref le lâche en tout temps. Alors, dans ce cas, continue à participer à la farce électorale. Tu peux voter, pétitionner et ne pas te reconnaître dans le portrait énoncé ci-dessus mais ton vote permettra seulement à la classe riche de promener impunément son opulence scandaleuse encore une fois.

Mais un autre choix est possible. Celui de l'insoumis qui reprend le chemin des luttes collectives et individuelles. L'Homme ou la Femme qui choisit la dignité de vivre mieux : être bien logé, bien nourri avec une nourriture de qualité, ayant un travail épanouissant sans hiérarchie qui infantilise et martyrise, jouir du repos, des loisirs sains et des découvertes scientifiques et de leur application intelligente diminuant l'effort, augmentant le bien être.

Vas-tu vivre enfin sans dégoût, sans soucis, la vie pleine et intense qui devrait être celle de tout individu durant notre courte existence ?

Les politiciens qui se présentent à ton suffrage disent que cela est utopique, qu'il faut voir à long terme, qu'il faut patienter. Crois-tu que les riches patientent ? Non, ils profitent tout de suite de ton travail, toi qui produis toutes les richesses de ce monde !

Celui, celle, qui vote accepte d'être battue(e). C'est du préjugé de la propriété des moyens de production, industriels ou étatiques, que découlent notre infériorité et nos faiblesses.

Nous autres libertaires, travaillerons sans cesse en vue de la conquête du bonheur immédiat, pas celui que les religieux nous vantent pour un paradis d'au-delà qui n'existe pas. Nous sommes fatigués des mensonges que les rhéteurs et les bonimenteurs nous débitent depuis si longtemps. En 2017 :

Aux présidentielles comme aux législatives, abstiens-toi !

La Grève des électeurs

Nous avons déjà passé ce texte en 2013 mais nous ne pouvons le passer sous silence, à la veille des élections présidentielle et législative. Cet écrit paru dans le Figaro en 1888 ne pourrait plus trouver de place dans un quotidien à grand tirage d'aujourd'hui...

Une chose m'étonne prodigieusement — j'oserai dire qu'elle me stupéfie — c'est qu'à l'heure scientifique où j'écris, après les innombrables expériences, après les scandales journaliers, il puisse exister encore dans notre chère France (comme ils disent à la Commission du budget) un électeur, un seul électeur, cet animal irrationnel, inorganique, hallucinant, qui consente à se déranger de ses affaires, de ses rêves ou de ses plaisirs, pour voter en faveur de quelqu'un ou de quelque chose. Quand on réfléchit un seul instant, ce surprenant phénomène n'est pas fait pour dérouter les philosophies les plus subtiles et confondre la raison? Où est-il le Balzac qui nous donnera la physiologie de l'électeur moderne? Et le Charcot qui nous expliquera l'anatomie et les mentalités de cet incurable dément? Nous l'attendons.

Je comprends qu'un escroc trouve toujours des actionnaires, la Censure des défenseurs, l'Opéra-Comique es dilettanti, le Constitutionnel des abonnés, M. Carnot des peintres qui célèbrent sa triomphale et rigide entrée dans une cité languedocienne; je comprends M. Chantavoine s'obstinant à chercher des rimes; je comprends tout. Mais qu'un député, ou un sénateur, ou un président de République, ou n'importe lequel, parmi tous les étranges farceurs qui réclament une fonction élective, quelle qu'elle soit, trouve un électeur, c'est-à-dire l'être irrévéré, le martyr improbable, qui vous nourrit de son pain, vous vêt de sa laine, vous engraisse de sa chair, vous enrichit de son argent, avec la seule perspective de recevoir, en échange de ces prodigalités, des coups de trique sur la nuque, des coups de pied au derrière, quand ce n'est pas des coups de fusil dans la poitrine, en vérité, cela dépasse les notions déjà pas mal pessimistes que je m'étais faites jusqu'ici de la sottise humaine, en général, et de la sottise française en particulier, notre chère et immortelle sottise, ô chauvin!

Il est bien entendu que je parle ici de l'électeur averti, convaincu, de l'électeur théoricien, de celui qui s'imagine, le pauvre diable, faire acte de citoyen libre, étaler sa souveraineté, exprimer ses opinions,

imposer — ô folie admirable et déconcertante — des programmes politiques et des revendications sociales; et non point de électeur « qui la connaît » et qui s'en moque, de celui qui ne voit dans « les résultats de sa toute-puissance » qu'une rigolade à la charcuterie monarchiste, ou une ribote au vin républicain. Sa souveraineté à celui-là, c'est de se pocharder aux frais du suffrage universel. Il est dans le vrai, car cela seul lui importe, et il n'a cure du reste. Il sait ce qu'il fait. Mais les autres?

Ah! Oui, les autres! Les sérieux, les austères, les peuple souverain, ceux-là qui sentent une ivresse les gagner lorsqu'ils se regardent et se disent : « Je suis électeur! Rien ne se fait que par moi.

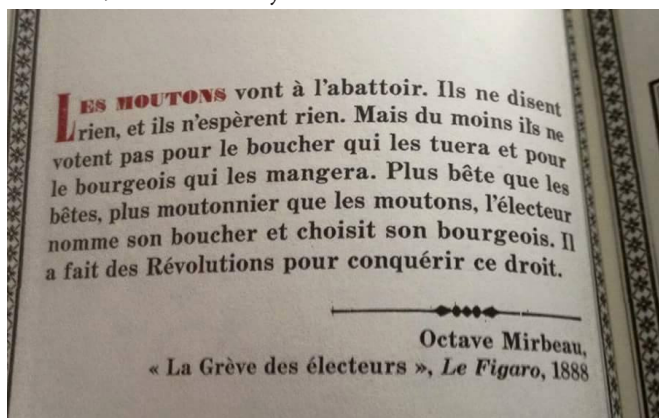
Je suis la base de la société moderne. Par ma volonté, Floquet fait des lois auxquelles sont astreints trente-six millions d'hommes, et Baudry d'Asson aussi et Pierre Alype également. » Comment y en a-t-il encore de cet acabit? Comment, si entêtés, si orgueilleux, si paradoxaux qu'ils soient, n'ont-ils pas été, depuis longtemps, découragés et honteux de leur œuvre? Comment peut-il arriver qu'il se rencontre quelque part, même dans le fond des landes perdues de la Bretagne, même dans les inaccessibles cavernes des Cévennes et des Pyrénées, un bonhomme assez stupide, assez déraisonnable, assez aveugle à ce qui se voit, assez sourd à ce qui se dit, pour voter bleu, blanc ou rouge, sans que rien l'y oblige, sans qu'on le paye ou sans qu'on le soûle?

À quel sentiment baroque, à quelle mystérieuse suggestion peut bien obéir ce bipède pensant, doué d'une volonté, à ce qu'on prétend, et qui s'en va, fier de son droit, assuré qu'il accomplit un devoir, déposer dans une boîte électorale quelconque un quelconque bulletin, peu importe le nom qu'il ait écrit dessus?... Qu'est-ce qu'il doit bien se dire, en dedans de soi, qui justifie ou seulement qui explique cet acte extravagant? Qu'est-ce qu'il espère? Car enfin, pour consentir à se donner des maîtres avides qui le grugent et qui l'assomment, il faut qu'il se dise et qu'il espère quelque chose d'extraordinaire que nous ne soupçonnons pas. Il faut que, par de puissantes

déviations cérébrales, les idées de député correspondent en lui à des idées de science, de justice, de dévouement, de travail et de probité; il faut que dans les noms seuls de Barbe et de Baihaut, non moins que dans ceux de Rouvier et de Wilson, il découvre une magie spéciale et qu'il voie, au travers d'un mirage, fleurir et s'épanouir dans Vergoin et dans Hubbard des promesses de bonheur futur et de soulagement immédiat. Et c'est cela qui est véritablement effrayant. Rien ne lui sert de leçon, ni les comédies les plus burlesques, ni les plus sinistres tragédies.

Voilà pourtant de longs siècles que le monde dure, que les sociétés se déroulent et se succèdent, pareilles les unes aux autres, qu'un fait unique domine toutes les histoires : la protection aux grands, l'écrasement aux petits. Il ne peut arriver à comprendre qu'il n'a qu'une raison d'être historique, c'est de payer pour un tas de choses dont il ne jouira jamais, et de mourir pour des combinaisons politiques qui ne le regardent point.

Que lui importe que ce soit Pierre ou Jean qui lui demande son argent et qui lui prenne la vie, puisqu'il est obligé de se dépouiller de l'un, et de donner l'autre? Eh bien! Non. Entre ses voleurs et ses bourreaux, il a des préférences, et il vote pour les plus rapaces et les plus féroces. Il a voté hier, il votera demain, il votera toujours.



Ô bon électeur, inexprimable imbécile, pauvre hère, si, au lieu de se laisser prendre aux rengaines absurdes que te débitent, chaque matin, pour un sou, les journaux grands ou petits, bleus ou noirs, blancs ou rouges, et qui sont payés pour avoir ta peau; si, au lieu de croire aux chimériques flatteries dont on caresse ta vanité, dont on entoure ta lamentable souveraineté en guenilles, si, au lieu de t'arrêter, éternel badaud, devant les lourdes duperies des programmes; si tu lisais parfois, au coin de ton feu, Schopenhauer et Max Nordau, deux philosophes qui en savent long sur tes maîtres et sur

toi, peut-être apprendrais-tu des choses étonnantes et utiles. Peut-être aussi, après les avoir lus, serais-tu moins empressé à revêtir ton air grave et ta belle redingote, à courir ensuite vers les urnes homicides où, quelque nom que tu mettes, tu mets d'avance le nom de ton plus mortel ennemi. Ils te diraient, en connaisseurs d'humanité, que la politique est un abominable mensonge, que tout y est à l'envers du bon sens, de la justice et du droit, et que tu n'as rien à y voir, toi dont le compte est réglé au grand livre des destinées humaines.

Rêve après cela, si tu veux, des paradis de lumières et de parfums, des fraternités impossibles, des bonheurs irréels. C'est bon de rêver, et cela calme la souffrance. Mais ne mêle jamais l'homme à ton rêve, car là où est l'homme, là est la douleur, la haine et le meurtre. Surtout, souviens-toi que l'homme qui sollicite tes suffrages est, de ce fait, un malhonnête homme, parce qu'en échange de la situation et de la fortune où tu le pousses, il te promet un tas de choses merveilleuses qu'il ne te donnera pas et qu'il n'est pas, d'ailleurs, en son pouvoir de te donner.

L'homme que tu élèves ne représente ni ta misère, ni tes aspirations, ni rien de toi; il ne représente que ses propres passions et ses propres intérêts, lesquels sont contraires aux tiens. Pour te reconforter et ranimer des espérances qui seraient vite déçues, ne va pas t'imaginer que le spectacle navrant auquel tu assistes aujourd'hui est particulier à une époque ou à un régime, et que cela passera. Toutes les époques se valent, et aussi tous les régimes, c'est-à-dire qu'ils ne valent rien. Donc, rentre chez toi, bonhomme, et fais la grève du suffrage universel. Tu n'as rien à perdre, je t'en réponds; et cela pourra t'amuser quelque temps. Sur le seuil de ta porte, fermée aux quémandeurs d'aumônes politiques, tu regarderas défilier la bagarre, en fumant silencieusement ta pipe.

Et s'il existe, en un endroit ignoré, un honnête homme capable de te gouverner et de t'aimer, ne le regrette pas. Il serait trop jaloux de sa dignité pour se mêler à la lutte fangeuse des partis, trop fier pour tenir de toi un mandat que tu n'accordes jamais qu'à l'audace cynique, à l'insulte et au mensonge.

Je te l'ai dit, bonhomme, rentre chez toi et fais la grève.

Octave Mirbeau

Octave Mirbeau (1848-1917)

Octave Mirbeau est un grand écrivain et un journaliste prolifique. Il publie près de quatorze cents articles dans une quarantaine de journaux et revues : L'Humanité, Les Temps Nouveaux mais aussi Le Figaro, Le Journal ou Le Matin... Convaincu par la lecture des écrits de Kropotkine et Tolstoï en 1885, Mirbeau devient libertaire. Triomphant dans le domaine littéraire en 1900 avec son roman « Le Journal d'une femme de chambre », il excelle aussi comme conteur où certains n'hésitent pas à le hisser au même rang que Guy de Maupassant. Tolstoï voit en lui le plus grand écrivain français de l'époque : « C'est le plus grand représentant du génie français que je connaisse à présent. »

Concernant les enfants, Mirbeau se dresse contre ceux qui les oppriment : les religieux, la famille, l'école, le capital et l'armée. Bref cette société qui produit et reproduit les inégalités, la misère, l'esclavage salarié, l'injustice, les assassinats et la prostitution.

Il pense que l'éducation dispensée broie les individus, annihile la sensibilité des enfants et déforme leur intelligence. Parmi des dizaines de textes écrits sur l'enfance, nous faisons le choix arbitraire de publier un extrait de texte paru dans le supplément littéraire des Temps Nouveaux sous le titre de « La paresse causée par l'éducation », tiré de Sébastien Roch et qui résume assez bien ce que l'auteur entend dénoncer :

« Chez les natures d'enfant, ardentes passionnées curieuses, ce qu'on appelle la paresse n'est le plus souvent qu'un froissement de la sensibilité ; une impossibilité mentale à s'assoupir à certains devoirs absurdes ; le résultat naturel de l'éducation disproportionnée, inharmonique qu'on leur donne.

Cette paresse, qui se résout en dégoûts invincibles, est, au contraire, quelquefois la preuve d'une supériorité intellectuelle, et la condamnation du maître. Telle elle était chez Sébastien, à son insu. Ce qu'on le forçait à apprendre ne correspondait à aucune des aspirations latentes, des compréhensions qui étaient en lui et n'attendaient qu'un rayon de soleil pour sortir, en papillons ailés, de leurs coques larveuses.

Une fois ses devoirs bâclés, ses leçons récitées, il ne lui en restait rien, dans la mémoire, qui le fit réfléchir, rien qui l'intéressât, le préoccupât, rien, par conséquent, ni formes, ni idées, ni règles, qui se cristallisaient au fond de son appareil cérébral ; et il ne demandait pas mieux que de les oublier. C'était, dans son cerveau, une suite de heurts paralysants, une cacophonie de mots barbares, un stupide démontage de verbes latins, rebutants, dont

l'inutilité l'accablait. Jamais rien d'harmonieux, ni de plaisant, qui s'adaptât à ses rêves, rien de clair qui expliquât ce par quoi il était généreusement tourmenté. Ce qui le charmait l'étonnait, ce qu'il sentait de communication secrète de sa petite âme avec les choses ambiantes ; ce qu'il devinait de mystères épars, délicieux à dévoiler de vie frissonnante, délicieuse à écouter, on s'acharnait à répandre sur tout cela les plus épaisses, les plus fuligineuses ombres. On l'arrachait à la nature, toute flamboyante de lumière, pour le transporter dans une abominable nuit ou le rêve spontané, les acquêts de sa réflexion enfantine, ses enthousiasmes, étaient retournés, avilis, soumis à de laides déformations rivées à de répugnants mensonges.

On le gorgeait de dates enfuies ; de noms morts, de légendes grossières, dont la monotone horreur l'écrasait. On le promenait dans les cimetières mornes du passé ; on l'obligeait à frapper de la tête contre les tombes vides. Et c'étaient toujours des batailles, des hordes sauvages en marche vers de la destruction, du sang, des ruines et c'étaient d'affreuses figures de héros ivres, de brutes indomptées, de conquérants terribles, odieux et sanglants fantoches vêtus de peaux de bêtes, ou bardés de fer, qui symbolisaient le Devoir, l'Honneur, la Gloire, la Patrie, la Religion. Et sur tout ce pêle-mêle abject et fou, de meurtrières brutes et d'homicides dieux, au-dessus de ces lointains enténébrés emplis du rouge carnaval des massacres, planait sans cesse, l'image du vrai Dieu, un Dieu inexorable et falot, à la barbe hérissée toujours furieux et tonitruant, sorte de maniaque et tout puissant bandit, qui ne se plaisait qu'à tuer, lui aussi, et qui, habillé de tempêtes et couronné d'éclairs, se promenait, en hurlant à travers les espaces, ou bien s'embusquait derrière un astre pour brandir sa foudre d'une main et son glaive de l'autre. »

Pierre Michel qui est l'auteur de la première biographie de Mirbeau définit ce dernier comme un pionnier de la cause des enfants : « Mirbeau n'a certes rien inventé. Mais toutes les avancées qui ont été réalisées depuis cinquante ans en matière de contrôle des naissances, de protection de l'enfance, de remise en cause de la structure familiale étouffante, de recherches pédagogiques et de transformations du système scolaire, se situent dans le droit fil de ses interventions. Dans ce domaine comme dans tous les autres, Mirbeau est décidément un novateur et un précurseur. »

Patrice Rannou (Extrait du livre « Libertaires et Education » paru en septembre 2016 aux Editions Lharmattan)

L'anarchiste Mirbeau

Le centenaire de la mort d'Octave Mirbeau est pour nous l'occasion de réhabiliter un homme qui fut à la fois critique d'art, conteur, dramaturge et surtout journaliste.

C'est un indigné, un rebelle et un démystificateur qui n'hésite pas à dénoncer les affairistes, les nationalistes patriotes, ceux qui se jouent de la crédulité du peuple, les injustices sociales...

Après avoir servi plusieurs notables réactionnaires dont le financier Edmond Joubert, vice-président de Paribas, Mirbeau se tourne vers l'anarchisme et en devient de facto un propagandiste à partir de 1885. Il va s'attaquer dès lors à l'ordre établi : l'armée qui forme des machines à tuer et à violer, la justice qui tue et emprisonne, le système colonial qui supplicie les colonisés, l'esclavage salarié dans les usines, le capitalisme, les politiciens qui manipulent les électeurs pour s'accaparer le pouvoir, la famille, l'école, la religion qui sont autant de barrières à l'émancipation humaine.

Mirbeau, journaliste engagé, défend les opprimés, se dévoue pour les artistes mis à l'écart. Il mène différents combats aux côtés des anarchistes, aux côtés de Zola et des Dreyfusards.

Le mérite de Mirbeau est d'avoir écrit dans les plus grands journaux de son époque et d'avoir ainsi propagé les idées libertaires à grande échelle, toujours pour la défense de l'individu et l'émancipation des esprits. Romancier à succès, dramaturge faisant jouer parfois ses pièces à la Comédie française, Mirbeau est un puissant allié de ceux qui veulent transformer la société.

Nous reviendrons dans le libertaire sur les combats que Mirbeau a pu mener tout au long de sa longue carrière d'écrivain.

Octave Mirbeau préface le livre de Jean Grave « La société mourante et l'anarchie » en 1893.

J'ai un ami qui met une bonne volonté, vraiment touchante, à comprendre les choses. Tout naturellement, il aspire à ce qui est simple, grand et beau. Mais son éducation, encrassée de préjugés et de mensonges, inhérents à toute éducation, dite su-

périeure, l'arrête, presque toujours, dans ses élans vers la délivrance spirituelle. Il voudrait s'affranchir complètement des idées traditionnelles, des séculaires routines où son esprit s'englué, malgré lui, et ne le peut. Souvent, il vient me voir et nous causons longuement.

Les doctrines anarchiques, si calomniées des uns, si mal connues des autres, le préoccupent ; et son honnêteté est grande, sinon à les accepter toutes, du moins à les concevoir. Il ne croit pas, ainsi que le croient beaucoup de gens de son milieu, qu'elles consistent uniquement à faire sauter des maisons. Il y entrevoit, au contraire, dans un brouillard qui se dissipera, peut-être, des formes harmoniques et des beautés ; et il s'y intéresse comme à une chose qu'on aimerait, une chose un peu terrible encore, et qu'on redoute parce qu'on ne la comprend pas bien.

Mon ami a lu les admirables livres de Kropotkine, les éloquentes, ferventes et savantes protestations d'Elisée Reclus, contre l'impiété des gouvernements et des sociétés basées sur le crime.

De Bakounine. Il connaît ce que les journaux anarchistes, çà et là, en ont publié. Il a travaillé l'inégal Proudhon et l'aristocratique Spencer. Enfin, récemment, les déclarations d'Étiévant l'ont ému. Tout cela l'emporte, un moment, vers les hauteurs où l'intelligence se purifie. Mais de ces brèves excursions à travers l'idéal, il revient plus troublé que jamais. Mille obstacles, purement subjectifs, l'arrêtent ; il se perd en une infinité de si, de cas, de mais, inextricable forêt, dont il me demande, parfois, de le tirer.

Comme hier encore, il me confiait le tourment de son âme, je lui dis : — Grave, dont vous connaissez le judicieux et mâle esprit, va publier un livre : « La société mourante et l'anarchie ». Ce livre est un chef-d'œuvre de logique. Il est plein de lumière. Ce livre n'est point le cri du sectaire aveugle et borné ; ce n'est point, non plus, le coup de tam-tam du propagandiste ambitieux ; c'est l'œuvre pesée, pensée, raisonnée, d'un passionné, il est vrai, d'un « qui a la foi », mais qui sait, compare, discute, analyse, et qui, avec une singulière clairvoyance de critique, évolue parmi les faits de l'histoire sociale, les leçons de la science, les problèmes de la philosophie, pour

aboutir aux conclusions infrangibles que vous savez et dont vous ne pouvez nier ni la grandeur, ni la justice.

Mon ami m'interrompt vivement : — Je ne nie rien... Je comprends, en effet, que Grave, dont j'ai suivi, à la Révolte, les ardentes campagnes, rêve la suppression de l'État, par exemple. Moi qui n'ai pas toutes ses hardiesses, je la rêve aussi. L'État pèse sur l'individu d'un poids chaque jour plus écrasant, plus intolérable.

De l'homme qu'il énerve et qu'il abrutit, il ne fait qu'un paquet de chair à impôts. Sa seule mission est de vivre de lui, comme un pou vit de la bête sur laquelle il a posé ses suçoirs. L'État prend à l'homme son argent, misérablement gagné dans ce baignoire : le travail ; il lui filoute sa liberté à toute minute entravée par les lois ; dès sa naissance, il tue ses facultés individuelles, administrativement, ou il les fausse, ce qui revient au même. Assassin et voleur, oui, j'ai cette conviction que l'État est bien ce double criminel.

Dès que l'homme marche, l'État lui casse les jambes ; dès qu'il tend les bras, l'État les lui rompt ; dès qu'il ose penser, l'État lui prend le crâne, et il lui dit : « Marche, prends, et pense. »

— Eh bien ? Fis-je.

Mon ami continua :

— L'anarchie, au contraire, est la reconquête de l'individu, c'est la liberté du développement de l'individu, dans un sens normal et harmonique. On peut la définir d'un mot : l'utilisation spontanée de toutes les énergies humaines, criminellement gaspillées par l'État ! Je sais cela... et je comprends pourquoi toute une jeunesse artiste et pensante, — l'élite contemporaine — regarde impatiemment se lever cette aube attendue, où elle entrevoit, non seulement, un idéal de justice, mais un idéal de beauté.

— Eh bien ? Fis-je de nouveau.

-Eh bien, une chose m'inquiète et me trouble : le côté terroriste de l'anarchie. Je répugne aux moyens violents ; j'ai horreur du sang et de la mort, et je voudrais que l'anarchie attendît son triomphe de la justice seule de l'avenir.

— Croyez-vous donc, répliquai-je, que les anar-

chistes soient des buveurs de sang ? Ne sentez-vous pas, au contraire, toute l'immense tendresse, tout l'immense amour de la vie, par qui le cœur d'un Kropotkine est gonflé. Hélas ! Ce sont là des tristesses inséparables de toutes les luttes humaines, et contre lesquelles on ne peut rien... Et puis !... voulez-vous que je vous fasse une comparaison classique ?... La terre est desséchée ; toutes les petites plantes, toutes les petites fleurs sont brûlées par un ardent, par un persistant soleil de mort ; elles s'étioilent, se penchent, elles vont mourir...

Mais voici qu'un nuage noircit l'horizon, il s'avance et couvre le ciel embrasé. La foudre éclate, et l'eau ruisselle sur la terre ébranlée. Qu'importe que la foudre ait brisé, çà et là, un chêne trop grand, si les petites plantes qui allaient mourir, les petites plantes abreuvées et rafraîchies, redressent leur tige, et remontent leurs fleurs dans l'air redevenu calme ?... Il ne faut pas trop, voyez-vous, s'émouvoir de la mort des chênes voraces... Lisez le livre de Grave... Grave a dit, à ce propos, des choses excellentes. Et si, après avoir lu ce livre, où tant d'idées sont remuées et éclaircies, si après l'avoir pensé, comme il convient à une œuvre de cette envergure intellectuelle, vous ne pouvez parvenir à vous faire une opinion stable et tranquille, mieux vaudra, je vous en avertis, renoncer à devenir l'anarchiste que vous pouvez être, et rester le bon bourgeois, l'impénitent et indémodable bourgeois, le bourgeois « malgré lui », que vous êtes, peut-être...

Octave Mirbeau

Octave Mirbeau sera également témoin au procès des trente, procès célèbre qui s'ouvre en France le 6 août 1894, devant la cour d'assises de la Seine. L'État veut couper cours à la montée en puissance des théories anarchistes. Trente inculpés sont jugés, allant de théoriciens de l'anarchie dont Jean Grave à de simples cambrioleurs, tous rassemblés dans une même accusation d'association de malfaiteurs.

Le procès vise également à justifier par leur application les « lois scélérates » de 1893-1894. La quasi-totalité des inculpés sont cependant acquittés... Une tentative d'application des lois scélérates visera de même des militants syndicalistes de la C.G.T., d'où une campagne contre ces mêmes lois en 1911-1912.

Grimaces et autres chroniques

Dans les Grimaces et autres chroniques, Octave Mirbeau s'en prend aux politiciens combinards, véreux et tous ceux qui touchent mais aussi à leurs petites lâchetés. Et oui, les pots-de-vin, dessous de table et autres rétrocessions sont consubstantiels des hommes politiques. Le pouvoir est maudit et les politiciens souvent corrompus. L'époque ne fait rien à l'affaire. Pour dix qui se font prendre, combien passent à côté ? Ce texte « Pot-de-vin » est atemporel et valable sous tous les régimes et toutes les latitudes y compris dans les pays communistes d'Etat. Les Rastignac ont de beaux jours devant eux... Mirbeau est talentueux mais au vu de la judiciarisation de notre société aujourd'hui, il nous paraît impensable qu'un tel article, mais il en est ainsi de bon nombre de ses écrits, puisse voir le jour dans un quelconque journal, même militant, a fortiori d'un journal à grand tirage.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, la France a joui de régimes politiques très divers. Tous les historiens sont d'accord sur ce point ; c'est même le seul point sur lequel ils soient d'accord. Nous avons eu successivement des monarchies absolues, des monarchies constitutionnelles, des empires, des républiques, une commune et un septennat.

Nous possédons aujourd'hui le Pot-de-vinat. Ce régime nouveau et nullement compliqué, dont l'adaptation aux habitudes courantes de la vie, mènerait un pauvre diable tout droit à Mazas ou à la Nouvelle-Calédonie, consiste, pour les aimables escarpes qui nous gouvernent, à crocheter les caisses publiques, à barboter dans les budgets, à dévaliser les Compagnies de chemins de fer, à faciliter les entreprises véreuses, à gagner enfin, bon an mal an, trois cent mille livres de rentes en élevant des portefeuilles de ministre et des mandats de député.

Un ancien bohème, un ex-pharmacien, un commerçant failli n'a pas plutôt opéré, pendant une huitaine de jours, au ministère des travaux forcés, il n'a pas plutôt, durant un mois, promené sa médaille parlementaire dans les entresols des banquiers louches et les ateliers des industriels malins, que le voilà riche pour la vie.

Le Pot-de-vinat offre des ressources si merveilleuses, qu'un député, ne possédant qu'un traitement de neuf mille francs, peut, au bout de quelques heures d'exercice, à la barbe des gendarmes, entretenir des femmes très chères, avoir table ouverte, perdre au jeu des sommes considérables ou acheter des propriétés superbes, à son choix. Comme dans les féeries, à chaque instant, on voit des fortunes subites s'élever, s'opérer des changements à vue qui éblouissent les contribuables, des mendiants vermineux quitter leurs haillons et, au coup de baguette de la fée, apparaître en des vêtements luisants de soie et cousus d'or.

C'est un beau spectacle, plein de dégoûts comiques et de gais écoeurlements et qui ne peut manquer de donner enfin à notre gouvernement la considération des honnêtes gens et le respect des foules.

Avec un ensemble qu'on rêve pour les chœurs de l'Opéra, et avec une férocité qu'on ne soupçonnait pas, tous ces gens se jettent leurs infamies à la tête. Ils s'envoient dans les jambes leurs pots-de-vin dont les cassures leur font, à chaque coup, des blessures qui saignent.

Le poing menaçant, la bouche tordue, les yeux convulsés, ils se reprochent leurs trahisons, leurs consciences vendues, leurs mandats trafiqués et leurs vols. L'un l'autre et l'un par l'autre ils arrachent le voile d'austérité menteuse qui couvrait mal d'ailleurs leurs concussions longuement accumulées. C'est la folie de la boue, c'est l'ivresse hideuse de l'accusation.

Et cette folie est telle, et si déréglée cette ivresse que des personnages, comme M. Ranc, qu'on n'accusait pas, se défendent publiquement d'avoir volé, et d'autres qu'on accuse répondent en dénonçant leurs amis. On dirait d'une bande d'assassins ayant trempé dans le même crime, qui se livrent et se vendent pour obtenir la vie sauve. On se demande si vraiment les gendarmes ne vont point entrer dans cette Chambre, et mettre la main au collet de ces coquins sinistres.

C'est un Belge qui a déchaîné toute cette honte. Boland — c'est le nom de ce financier qui restera désormais célèbre — avait besoin pour je ne sais quelle mauvaise affaire, de la complicité de deux députés français. Il avait le choix, il n'avait même que l'embarras du choix. En malin compère qu'il était, il jeta son dévolu sur l'entourage de Gambetta. Là, était la puissance, et là était la corruption.

Il ne lui fallait que deux hommes, — deux hommes ayant longtemps vécu dans l'intimité de Gambetta, et qui par conséquent pourraient lui être plus utiles que deux autres, moins liés avec le maître.

Si les députés opportunistes se vendent facilement, en revanche ils ne sont pas chers.

Pour seize mille francs, Boland en vit la farce. Seize mille francs, c'est donné ! Mais quand il faut lutter contre une concurrence nombreuse et active, on est bien forcé de

faire un peu de rabais. Et puis seize mille francs, pour des consciences pas neuves, ayant tant servi déjà, des consciences en assez mauvais état et mal rafistolées pour la circonstance, c'est encore un bon prix. Les seize mille francs furent donc acceptés avec joie.

L'affaire s'ébruita. Avec une obstination méritoire, L'Intransigeant s'acharna à faire la lumière sur ces ténébreuses manoeuvres et demanda les noms des « deux bolandistes ».

Le Parlement s'émut ; Roland interrogé balbutia des explications entortillées ; les députés se couvrirent d'ordure, et les journaux, pris dans cette fièvre de rage accusatrice, chaque matin, déterrèrent «de nouveaux cadavres, et les agitèrent frénétiquement comme le drapau de la Chambre infâme.

Les initiés chuchotent les noms de ces commensaux de Gambetta, plus compromis que les autres. Peu important les noms, peu important les personnes. C'est ce courant d'universelle démoralisation qui emporte tout, --que ce soit Pierre ou Paul, ou M. Etienne, député d'Oran, — puisqu'on cite son nom tout bas, mais il dément nettement le fait, — avec celui de M. Caze, député de la Haute-Garonne, qui démentira peut-être aussi. M. Caze est un être miteux, piteux et louche.

Il marche légèrement courbé, les coudes serrés au corps. Son allure est tremblante, son geste craintif. Il ressemble à un camelot qui regarde de coin pour voir si les sergents de ville arrivent.

C'est par M. Rouvier qu'il a connu Gambetta, qu'il est entré dans la vie politique. Souple et plat avec le maître, prêt à toutes les besognes obscures, habile à la flatterie, sans scrupules d'aucune sorte, ne manquant pas d'une certaine finesse d'avocat retors et d'huissier grincheux, il était parvenu à se faire une place enviée près du chef. Gambetta les aimait ainsi ; il ne supportait dans son entourage, ni une supériorité, ni une indépendance, ni un courage. M. Caze s'était faufilé dans la Compagnie auxiliaire des chemins de fer, laquelle, comme chacun sait, sous la direction de M. de Lamonta, a été un des poufs énormes de ce temps. Il touchait assidûment des jetons de présence en qualité d'administrateur, et faisait tout ce qui concerne son métier ; car vous pensez qu'on ne l'avait pas placé là, seulement pour la beauté de sa physionomie et l'élégance de son allure. Aux réunions d'actionnaires, il pérorait d'une façon pitoyable, pataugeait dans ses phrases, s'embourbait dans des chiffres, et finalement était repêché par M. Houvier, son collègue à la Compagnie. En réalité une mince figure, un petit esprit, un petit caractère, mais bon pour les services secrets et les missions inavouables. M. Etienne, lui, est grand, d'assez jolie figure, et d'une tournure agréable, élégant autant qu'un député opportuniste peut l'être, exubérant de gestes et de paroles, souriant et robuste.

Il est avantageux et luisant. Mais si l'apparence chez M. Etienne vaut mieux que chez M. Caze, l'âme n'est point meilleure.

Il s'est élevé très rapidement. Son passé est douteux. Il a traîné en de lamentables misères, sans souliers aux pieds, sans chemise au corps, famélique et hâve, à la recherche de dîners vagues dans d'odieuses gargotes, les dents aiguisées pour tous les appétits. Après quelques années de journalisme en Algérie, il vient à Marseille où il se lie avec M. Rouvier et puis avec Gambetta.

Gambetta comprend tout le parti qu'on peut tirer d'un homme aussi besogneux et aussi avide de vivre. Il sait que ce jeune homme fera tout ce qu'il faut faire, au doigt et à l'oeil, pour conquérir une fortune, et se tailler dans l'existence une large place, voluptueuse et douce. Au bout de quelque temps, il en fait son plus intime ami, bien plus intime que M. Reinach et M. Emmanuel Arène qu'il ne considérait au fond que comme des gamins. C'est M. Etienne qui, seul, possédait tous les secrets du maître, secrets politiques, secrets financiers, secrets intimes.

Nommé député, sur le désir exprimé par M. Gambetta, promu à la haute direction des chemins de fer de l'Etat, M. Etienne s'achemine vite vers la fortune rêvée. Il est de toutes les affaires nouvelles, sans en excepter les coupons commerciaux ; son nom s'étale sur toutes les listes des conseils d'administration patronnés par le gouvernement et les ministères.

Il tripote partout, audacieusement et habilement. Et ce jeune homme, qui quelques années auparavant promenait ses savates trouées dans les faubourgs algériens, roule sur l'or et dépense deux cent mille francs par an.

Tout le monde a vu la photographie de la mort de Gambetta. M. Etienne est là, debout contre le lit paré funèbrement. Son regard, sans larmes, exprime non point la douleur de l'amitié frappée, mais l'angoisse crispée de l'homme qui se demande si, avec le protecteur mort, ne va point mourir aussi sa fortune, à lui, et si les croquemorts, dans un instant, ne vont point allonger l'une et l'autre, pour jamais, sous le même drap et dans la même bière. Le tableau est poignant et cruel, car on surprend dans ce regard interrogateur, tourné vers l'avenir de la destinée, la haine inconsciente du vivant pour le mort qui s'en est allé sans avoir réalisé ses rêves ambitieux, ni donné à ses appétits la part d'or et de désirs repus qu'ils réclamaient. L'affaire Boland aura eu au moins ce mérite, d'illuminer de clartés nouvelles la probité de ces hommes qui n'avaient pas assez d'insultes à jeter à l'Empire, qui osaient parler de sa corruption, de ses coups de bourse, de ses fortunes inexplicables, et ne craignaient pas de flageller, du haut de la tribune française, avilie par eux, la cupidité de ses créa turcs, la vénalité de ses fonctionnaires. Mais nous ne sommes qu'au commencement des

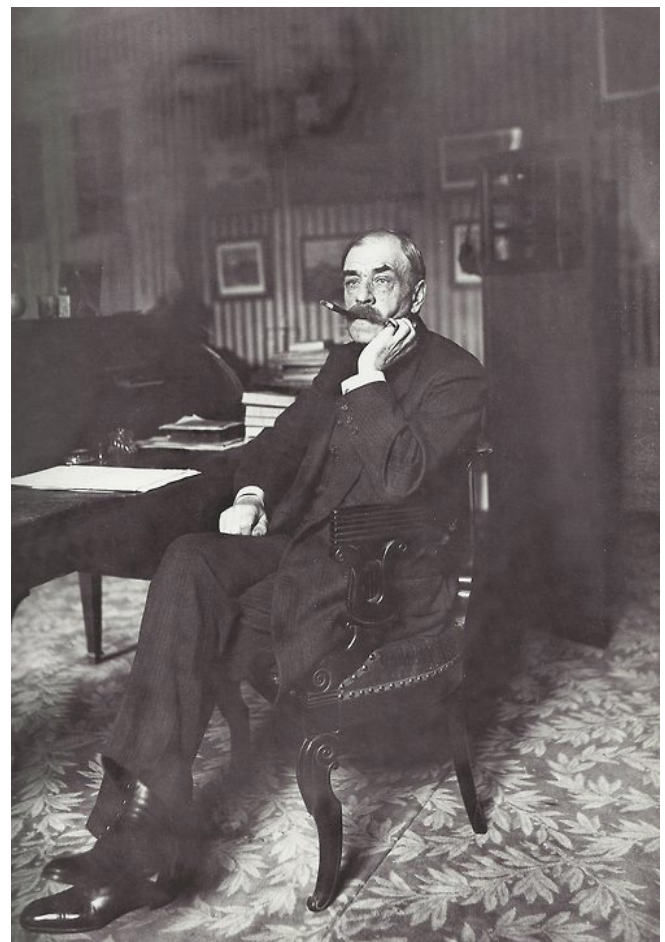
révélations. On sent sous cette crapuleuse aventure, des prolongements indéfinis dans le crochetage des caisses, le pillage des deniers publics, les concussions et les vols. On voit confusément encore, à travers la lumière trouble que le Belge Boland a projetée sur les mœurs de ces effrontés escrocs, toute une bande s'agiter, le rossignol en main, se ruer au sac de l'épargne française, et racoler, dans les bagnes de la finance, les vieux chevaux de retour et les épaves de cour d'assises derrière lesquels ils se cachent et cachent leurs entreprises honteuses pour rafler l'argent du paysan qui travaille, du petit bourgeois qui économise, et de l'ouvrier même qui souffre. Déjà on raconte des histoires sinistres : des scandales nouveaux sont près d'éclater. On dit qu'une banque fondée sous le patronage de Gambetta, avec les opportunistes les plus importants et les pins connus comme administrateurs, va recevoir la visite prochaine du juge d'instruction. Un comptable serait parti pour n'avoir pas YOUIU passer des écritures frauduleuses. On connaît, du reste, ce mol d'un financier, député, frappé d'invalidation et traqué par une commission d'enquête électorale :

— Eh bien, disait-il d'un air farouche, rien ne m'arrêtera plus... Comme le sanglier acculé dans sa bauge, je ferai tête aux chiens... j'ouvrirai mes tiroirs. Cette façon de faire tête à la meute parlementaire produisit son effet immédiat. Un silence de mort succéda aux aboiements. L'élection fut validée. Si vous étiez le Directoire encore ! si à cette furie de l'agio, si à la honte de vos marchandages, si à l'avilissement, de vos consciences, vous mêliez la gaieté furieuse, l'élégance bizarre qui poussèrent à cette époque dans le sang croupi de la révolution, si vous mettiez à votre Marianne le costume collant de Mme Tallien, si vos femmes avaient la gorge nue, la cuisse débordant la jupe de linon, et sur leurs lèvres rouges de fard le sourire du plaisir et les joies de l'amour ! Si vous aviez le courage de vos vices, comme vous avez le courage de vos filouteries, vous seriez moins odieux, vous seriez drôles, au lieu d'être des drôles ! Mais vos vices sont bas et rampants comme vos âmes ; ils sont des pleutres. Jamais le plaisir ne vient égayer vos sombres et ridicules visages, jamais un rayon néclaire la butée de votre hypocrisie d'escarpes lugubres. Eh bien ! de bonne foi, croyez-vous qu'un gouvernement qui tolère de telles infamies, qui se rend complice de tels crimes ; croyez-vous qu'une Chambre de valets infidèles, aussi vile, aussi perdue d'honneur et si bas tombée dans la boue

des escroqueries journalières et des incessantes rapines, puissent sous leur genou, tenir plus longtemps la France ? Ne croyez-vous pas que cette France que vous avez volée, que vous avez violée, aura, quelque jour, peut-être demain, un de ces réveils terribles et colères qui mettra du sang sur vos piles d'or et fera rouler vos têtes sous la justice de l'échafaud de nouveau dressé ? On se lasse de tout, même de souffrir, même d'être lâche.

Et si quelqu'un que nous espérons, prince, général ou aventurier, ne vient accomplir sur vous l'oeuvre de déblaiement nécessaire et de sanglante épuration, le peuple que vous ayez trompé, que vous avez dépouillé, que vous avez désespéré, retroussera ses manches, prendra son fusil et poussera contre vous le cri de guerre formidable qui vous a portés jadis là où vous êtes, et qui vous chassera.

1883



V'là du pâté ! V'là du pâté de peup' souv'rain !
 Les vach's, les moutons,
 Les oué's, les dindons,
 Pour le compte au fermier se laiss'nt querver la
 pieau
 Tout bounnment, mon guieu!... sans tambour ni
 drapieu.
 Et v'là!... Pourtant les bét's se laiss'nt pas fer' des

foués!
 Des coups, l'tauzieu encorne el' saigneux d'abat-
 toué...
 Mais les pauv's électeurs sont pas des bét's
 coumm's d'aut'es
 Quand l'temps est à l'orage et l'vent à la révolte...
 I's votent!
 (Les électeurs, Gaston Couté)

Affaire Dreyfus/Hommes libres

Mirbeau, tout comme Sébastien Faure, prendra fait et cause pour Dreyfus et appelle à l'unité des forces progressistes pour contrer les forces réactionnaires. Il alerte et s'adresse à tous les militants, des Républicains aux libertaires :

Un coup de force se prépare.

C'est à vous, hommes libres, à vous qui êtes résolus à défendre le présent et à sauvegarder l'avenir, à vous tous républicains, démocrates, penseurs libres, socialistes, révolutionnaires, libertaires, que nous vous adressons. Écoutez :

Citoyens,

Les mêmes hommes qui ont voulu étrangler la Justice veulent étrangler la Liberté.

Peu nombreux, mais hardis et prêts à tout, ils ont fondu tous les partis en un seul. Cléricaux, royalistes, césariens, antisémites, nationalistes, ils sont les forces déchues du passé en lutte avec les forces émancipatrices de l'avenir.

Hommes libres,

Si vous laissez passer, si vous laissez faire, demain le parti nationaliste étranglerait la Liberté.

Ce crime ne s'accomplira pas.

Dans ce berceau d'humanité affranchie qu'est la France, vous ne tolérerez pas la glorification du gourdin, le triomphe du sabre, la tyrannie du goupillon.

Les nationalistes disent : « Le pays est avec nous. »

Ils mentent.

Le pays, c'est vous, c'est nous, c'est le travail fécond. Ils ne sont pas le pays. Ils en sont les exploiters. Leur force, c'est votre inertie.

Républicains, Démocrates, Socialistes, Révolutionnaires, Libertaires ! Il n'est pas question aujourd'hui de marquer le triomphe d'un autre, il s'agit de défendre le patrimoine commun : la Liberté.

Courons tous à l'ami le plus proche et tendons-lui la main ; que toute rivalité de groupes disparaisse ; sous le bourgeron comme sous le paletot, cherchons le cœur

qui bat à l'unisson du nôtre.

Formons une armée compacte de résistance, combinons nos forces pour l'action.

L'heure décisive a sonné. Soyons prêts. Sachons disputer aux bandes réactionnaires et liberticides la rue, la rue glorieuse, la rue des revendications énergiques, la rue des barricades et des révolutions.

ALERTE, CAMARADES !

Octave Mirbeau et alii, Le Père Peinard, 23 octobre 1898.

Camille Pissaro

On peut voir dans la galerie Durand-Ruel une exposition de cent toiles de M. Camille Pissarro : plaisir rare et rarement goûté. Cette exposition comporte des œuvres anciennes et de toutes récentes aussi : elle nous montre ce maître, qui fut un chercheur éternel, à toutes les époques de sa vie d'artiste. Elle nous est donc, non seulement une précieuse joie esthétique, mais encore un très précieux renseignement biographique, quelque chose comme le résumé de l'histoire intellectuelle d'un des plus admirables peintres qui aient jamais été.

C'est ainsi que je comprends et que j'aime les expositions de peinture : une salle discrète, et dans cette salle une œuvre de choix qui vous révèle la pensée de celui qui l'exécuta, sa passion, ses enthousiasmes, ses transformations, ses progressives conquêtes sur la matière. Mais combien parmi les artistes, même les plus illustres, même les mieux piédestalisés, pourraient sans déchoir affronter une telle épreuve ? Le compte en est vite réglé. C'est pourquoi la mode ne se perdra pas de ces grandes exhibitions retentissantes, de ces incohérentes cohues qu'on appelle des Salons annuels, où, à force de voir, dans trop de salles pareilles, trop de choses si disparates, l'on ne voit plus rien du tout et d'où l'on sort aveuglé, hébété, les jambes rompues, le cerveau dolent, comme après de longues stations, d'interminables courses dans les galeries du Louvre ou au Bon Marché... Les salons ne sont-ils point, en effet, le Bon Marché de l'art, les cent mille paletots de la peinture, la redingote grise de la sculpture ?

Il arrive à Camille Pissarro une étrange aventure : M. Camille Pissarro est célèbre, et c'est à peine si le public le connaît. Personne ne conteste plus l'influence considérable qu'il exerça sur la peinture contemporaine, et

la critique officielle a toujours fait le silence, sur son oeuvre et sur son nom. Soyons psychologue. Ce silence, la critique ne s'y est pas enfermée par parti-pris d'hostilité, mais par conscience professionnelle. Un critique entre dans une salle où sont exposés les tableaux de M. Camille Pissarro. Il regarde, va de l'un à l'autre, s'étonne, se recule, se tâte : « C'est peut être très bien ! » se dit-il. Tout à coup il s'arrête, perplexe, hésite, se renfrogne et, scrupuleux, objecte : « Et si c'était très mal ?... Est-ce très bien ?... Est-ce- très mal ?... Comment puis-je le savoir ? » Et, s'effarant entre ces deux possibilités, comme il ne possède, sur cette déroutante peinture, aucune opinion sérieuse et préalable, comme, d'autre part, il ne peut fouiller dans d'antiques archives pour y découvrir des critiques raisonnées, de traditionnelles anecdotes léguées aux fureteurs de bibliothèque par trois siècles d'immortalité potinière et consacrées, il se tait. Il se tait d'abord pour ne point engager sa responsabilité, ensuite parce que, en vérité, il n'a rien à dire. De ce curieux et ordinaire état d'esprit d'un critique devant une oeuvre vierge et belle, il est résulté que M. Camille Pissarro a failli, jadis, ne pouvoir vivre de son art. Ce qui est toujours drôle, n'est-ce pas ? Mais il ne s'agit pas de récriminer. M. Camille Pissarro qui, à l'adversité, à l'indifférence, à l'attaque, opposa toujours un visage pacifique et un si supérieur esprit, ne me pardonnerait pas de raviver ces vaines querelles. J'aime mieux émettre tout de suite les réflexions que cette incomparable exposition me suggère.

M. Camille Pissarro a été un révolutionnaire par les renouvellements ouvriers dont il a doté la peinture, en même temps qu'il est demeuré un pur classique par son goût des hautes généralisations, son amour fervent de la nature, son respect des traditions respectables. La Beauté est immuable et éternelle comme la Matière dont elle est la forme revivante en nous et synthétisée; seuls changent et progressent, suivant le temps, les modes de l'exprimer. M. Pissarro a voulu adapter à la technique de son art les applications correspondantes de la science, en particulier les théories de Chevreul, les découvertes de Helmholtz sur la vie des couleurs. Il a donc introduit dans l'art des éléments novateurs qui ont rendu possibles la conquête pittoresque de certains phénomènes atmosphériques jusqu'alors inexprimés, une plus intime et plus profonde pénétration de la nature. Par conséquent il a élargi le domaine du rêve, ayant été un des premiers — le premier peut-être — à comprendre et à innover ce grand fait de la peinture contemporaine : la lumière. Voilà son crime. Il n'en est pas encore lavé aujourd'hui.

Le paysage — et la figure n'est-elle pas aussi un paysage ? — tel que l'a conçu et rendu M. Camille Pissarro, c'est-à-dire l'enveloppement des formes dans la lumière, c'est-à-dire l'expression plastique de la lumière sur les objets qu'elle baigne et dans les espaces qu'elle remplit,

est donc d'invention toute moderne. Deviné vaguement par Delacroix, davantage senti par Corot, tenté par Turner en des impressions d'une barbare et superbe beauté, il n'est réellement entré dans l'art à l'état de réalisation complète qu'avec MM. Camille Pissarro et Claude Monet. Quoi qu'on dise et ergote, c'est d'eux que date, pour les peintres, cette révolution dans l'art de peindre, pour le public intelligent — mais existe-t-il un tel public ? — cette révolution dans l'art de voir.

Nous voyons mal la nature, cela n'est pas un paradoxe. Nous l'entrevoions, opaque et lourde, à travers les tableaux de musée, c'est-à-dire à travers les couleurs ternies, noircies, saurées, les fuligineuses poussières, les vernis encrassés, ces croûtes adventices accumulées sur les chefs-d'oeuvre vénérables par la vigilance des administrations et l'ironie des siècles. Aussi, devant cet art tout neuf, qui nous restituait la nature dans son rêve intégral de lumière, avons-nous éprouvé du malaise, presque du vertige, comme l'homme, longtemps enfermé dans la nuit d'une cave qui se retrouve tout d'un coup, dans l'espace, au soleil. Puis nos yeux, peu à peu, se sont habitués au choc de cette clarté lustrale, et nous nous sommes étonnés d'être restés aveugles à cet enchantement et de n'avoir pas compris plus tôt cette domination souveraine des couleurs et des formes, dans la nature et dans l'art, par la lumière.

Il ne faut pas se payer de mots. Nous admirons les oeuvres anciennes, mais l'émotion qu'elles nous procurent n'a plus guère qu'une valeur de respect chronologique. Nos exigences sont devenues autres et plus compliquées. À mesure que se révèlent les phénomènes de la vie inconnus des vieux ancêtres et qui ajoutent à notre désir de connaître, à notre pouvoir de sentir, à mesure que le génie de l'homme multiplie les pages techniques et met aux mains de l'ouvrier de plus puissants, de plus précis instruments de travail, nous demandons aux artistes plus que ce que le passé nous a légué.

Et tout près de nous ! Combien Rousseau, qui fut, en son temps, un révolutionnaire, nous paraît morne, et si lointain déjà ! L'atmosphère qu'il peint, plus pesante qu'une plaque de plomb, est intraversable. Ses chênes et ses châtaigniers ont beau avoir de solides embranchements, ses terrains une lourde ossature: ils ne respirent point, ils ne vivent point ; ses feuillages luisent, mais l'air ne circule pas à travers ce maçonnerie grossier et canaille; nulle sève ne gonfle ces végétations inertes, mortuaires, aux dures consistances de métal.

Combien différent de ces crépissages épais où l'aile des oiseaux s'enlise, les ciels de M. Camille Pissarro, ces ciels mouvants, profonds, respirables, où les ondes lumineuses vibrent véritablement, où toutes les voix de l'air se répercutent à l'infini !

Et ces formes, charmantes, légères, si doucement voilées, et pourtant si noblement caractéristiques, ces formes faites de reflets qui passent et qui tremblent et qui caressent! Et cette terre, rose dans la verdure pou-droyante, cette terre qui vit ainsi, qui respire, où sous la lumière fluide qui la baigne, sous l'ombre — lumière à peine atténuée — dont elle se rafraîchit, se voit, se sentent, s'entendent les organes de vie, l'ossature formidable, la vascularité qui charrie les sèves et les énergies de l'universel amour !... Et ces horizons si empreints de la mélancolie des distances, ces lointains éthérés qui semblent le seuil de l'infini !

Oh ! je le sais. On a dit de M. Camille Pissarro, comme de M. Claude Monet, qu'ils ne rendaient que les aspects sommaires de la nature et que cela n'était vraiment pas suffisant. Le reproche est plaisant, qui s'adresse aux hommes lesquels précisément ont poussé plus loin la recherche de l'expression, non seulement dans le do-

maine du visible, mais dans le domaine impalpable, ce que n'avait fait, avant eux, aucun artiste européen. Si l'on compare les accords de ton d'un peintre aux phrases d'un écrivain, les tableaux aux livres, on peut affirmer que nul n'exprima tant d'idées, avec une plus abondante richesse de vocables, que M. Camille Pissarro ; que personne n'analysa avec plus d'intelligence et de pénétration le caractère des choses et ce qui se cache sous la vivante apparence des figures. Et la puissance de son art est telle, l'équilibre en est si harmonieusement combiné, que de cette minutieuse analyse, de ces innombrables détails juxtaposés et fondus l'un dans l'autre, il ne reste, pour l'étonnement de l'esprit, qu'une synthèse : synthèse des expressions plastiques et des expressions intellectuelles, c'est-à-dire la forme la plus haute et la plus parfaite de l'œuvre d'art.

Octave Mirbeau, Le Figaro, 1er février 1892

A l'occasion du centenaire de la mort d'Octave Mirbeau

Communication de Sonia Anton

Maître de Conférences en littérature française

" *la Correspondance d'Octave Mirbeau* "

Lecture théâtralisée

" *La Grève des Électeurs* "

par la Compagnie W

Samedi 25 mars 2017, à 20h30, Salle René Cassin, 130 Rue Anatole France Le Havre

Soirée à l'initiative du Groupe d'Etudes Sociales du Havre - la Compagnie W - avec le soutien de la Société Octave Mirbeau

Libre participation

Le Libertaire

Internet : <http://le-libertaire.net/>

E-Mail : julesdurand.lehavre@gmail.com

Adresse postale: Groupe d'Etudes Sociales du Havre
et environs- BP 411- 76057 Le Havre CEDEX

Directeur de la Publication : Olivier Lenourry

Numéro de commission paritaire en cours

At vos plumes

Le libertaire accueille amicalement l'apport artistique, les études sociales, culturelles et économiques des lecteurs et lectrices

Envoyez vos articles au Libertaire. par Mail julesdurand.lehavre@gmail.com